

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

—Arrive, arrive, me dit le magister.

—Je n'ai pas trouvé le passage.

—Cela ne fait rien; la descente avance, ils entendent nos cris, nous entendons les leurs; nous allons nous parler bientôt.

Rapidement j'escaladai la remontée et j'écoutai.

En effet, les coups de pics étaient beaucoup plus forts; et les cris de ceux qui travaillaient à notre délivrance nous arrivaient, faibles encore, mais cependant déjà bien distincts.

Après le premier mouvement de joie, je m'aperçus que j'étais glacé, mais, comme il n'y avait pas de vêtements chauds à me donner pour me sécher, on m'enterra jusqu'au cou dans le charbon menu, qui conserve toujours une certaine chaleur, et l'oncle Gaspard avec le magister se serrèrent contre moi. Alors, je leur racontai mon exploration et comment j'avais perdu les rails.

—Tu as osé plonger?

—Pourquoi pas? malheureusement, je n'ai rien trouvé.

Mais, ainsi que l'avait dit le magister, cela importait peu maintenant; car, si nous n'étions pas sauvés par la galerie, nous allions l'être pas la descente. Les cris devinrent assez distincts pour espérer qu'on allait entendre les paroles.

En effet, nous entendîmes bientôt trois mots prononcés lentement:

—Combien êtes-vous?

De nous tous, c'était l'oncle Gaspard qui avait la parole la plus forte et la plus claire. On le chargea de répondre.

—Six!

Il y eut un moment de silence. Sans doute, au dehors, ils avaient espéré un plus grand nombre.

—Dépêchez-vous, cria l'oncle Gaspard, nous sommes à bout!

—Vos noms?

Il dit nos noms:

—Bergounhoux, Pagès, le magister, Carrory, Remi, Gaspard.

Dans notre sauvetage, ce fut là, pour ceux qui étaient au dehors, le moment le plus poignant. Quand ils avaient su qu'on allait bientôt communiquer avec nous, tous les parents, tous les amis des mineurs engloutis étaient accourus, et les soldats avaient grand-peine à les contenir au bout de la galerie.

Quand l'ingénieur annonça que nous n'étions que six, il y eut un douloureux désappointement, mais avec une espérance encore pour chacun, car parmi ces six pouvait, devait se trouver celui qu'on attendait.

Il répéta nos noms.

Hélas! sur cent vingt mères ou femmes, il y en eut quatre seulement qui virent leurs espérances réalisées. Que de douleurs, que de larmes!

Nous, de notre côté, nous pensions aussi à ceux qui avaient dû être sauvés.

—Combien ont été sauvés? demanda l'oncle Gaspard.

On ne répondit pas.

—Demande où est Marius, dit Pagès.

La demande fut faite; comme la première, elle resta sans réponse.

—Ils n'ont pas entendu.

—Dis plutôt qu'ils ne veulent pas répondre.

Il y avait une question qui me tourmentait.

—Demandez donc depuis combien de temps nous sommes là.

—Depuis quatorze jours.

Quatorze jours! Celui de nous qui dans ses évaluations avait été le plus haut, avait parlé de cinq ou six jours.

—Vous ne resterez pas longtemps maintenant. Prenez courage. Ne parlons plus, cela retarde le travail. Encore quelques heures.

Ce furent, je crois, les plus longues de notre captivité, en tout cas de beaucoup les plus douloureuses. Chaque coup de pic nous semblait devoir être le dernier; puis, après ce coup, il en venait un autre, et après cet autre, un autre encore.

De temps en temps les questions reprenaient.

—Avez-vous faim?

—Oui, très faim.

—Pouvez-vous attendre? si vous êtes trop faibles, on va faire un trou de sonde et vous envoyer

du bouillon, mais cela retardera votre délivrance; si vous pouvez attendre, vous serez plus promptement en liberté.

—Nous attendrons, dépêchez-vous.

Le fonctionnement des "benne" ne s'était pas arrêté une minute, et l'eau baissait, toujours régulièrement.

—Annonce que l'eau baisse, dit le magister.

—Nous le savons; soit par la descente, soit par la galerie, on va venir à vous... bientôt.

Les coups de pic devinrent moins forts. Evidemment, on s'attendait d'un moment à l'autre à faire une percée, et comme nous avions expliqué notre position, on craignait de causer un éboulement qui, nous tombant sur la tête, pourrait nous blesser, nous tuer, ou nous précipiter dans l'eau, pêle-mêle avec les déblais.

Le magister nous explique qu'il y a aussi à craindre l'expansion de l'air, qui, aussitôt qu'un trou sera percé, va se précipiter comme un boulet de canon et tout renverser. Il faut donc nous tenir sur nos gardes et veiller sur nous comme les piqueurs veillent sur eux.

L'ébranlement causé au massif par les coups de pic détachait dans le haut de la remontée des petits morceaux de charbon, qui roulaient sur la pente et allaient tomber dans l'eau.

Chose bizarre, plus le moment de notre délivrance approchait, plus nous étions faibles: pour moi, je ne pouvais plus me soutenir, et, couché dans mon charbon menu, il m'était impossible de me soulever sur le bras; je tremblais et, cependant, je n'avais plus froid.

Enfin, quelques morceaux plus gros se détachèrent et roulèrent entre nous: l'ouverture était faite au haut de la remontée; nous fûmes aveuglés par la clarté des lampes.

Mais instantanément, nous retombâmes dans l'obscurité; le courant d'air, un courant d'air terrible, une trombe, entraînant avec elle des morceaux de charbon et des débris de toutes sortes, les avait soufflées.

—C'est le courant d'air, n'ayez pas peur, on va les rallumer au dehors. Attendez un peu.

Attendre! Encore attendre!

Mais au même instant un grand bruit se fit dans l'eau de la galerie, et m'étant retourné, j'aperçus une forte clarté qui marchait sur l'eau clapoteuse.

—Courage! courage! criait-on.

Et pendant que, par la descente, on arrivait à donner la main aux hommes du palier supérieur, on venait à nous par la galerie.

L'ingénieur était en tête; ce fut lui qui, le premier, escalada la remontée, et je fus dans ses bras avant d'avoir pu dire un mot.

Il était temps, le coeur me manquait.

Cependant, j'eus conscience qu'on m'emportait; puis, quand nous fûmes sortis de la galerie plate, qu'on m'enveloppait dans des couvertures.

Je fermai les yeux, mais bientôt j'éprouvai comme un éblouissement qui me força à les rouvrir.

C'était le jour. Nous étions en plein air.

En même temps, un corps blanc se jeta sur moi: c'était Capi, qui, d'un bond, s'était élancé dans les bras de l'ingénieur et me léchait la figure. En même temps, je sentis qu'on me prenait la main droite et qu'on m'embrassait. — Remi! dit une voix faible (c'était celle de Mattia). Je regardai autour de moi, et alors j'aperçus une foule immense qui s'était tassée sur deux rangs, laissant un passage au milieu de la masse. Toute cette foule était silencieuse, car on avait recommandé de ne pas nous émouvoir par des cris; mais son attitude, ses regards parlaient pour ses lèvres.

Au premier rang, il me sembla apercevoir des surplis blancs et des ornements dorés qui brillaient au soleil. C'était le clergé de Varses, qui était venu à l'entrée de la mine prier pour notre délivrance.

Quand nous parûmes, il se mit à genoux sur la poussière.

Vingt bras se tendirent pour me prendre, mais l'ingénieur ne voulut pas me céder, et, fier de son triomphe, heureux et superbe, il me porta jusqu'aux bureaux, où des lits avaient été préparés pour nous recevoir.

Deux jours après je me promenais dans les rues de Varses, suivi de Mattia, d'Alexis, de Capi, et tout le monde sur mon passage s'arrêtait pour me regarder.

Il y en avait qui venaient à moi et me serraient la main avec des larmes dans les yeux.

Et il y en avait d'autres qui détournaient la tête. Ceux-là étaient en deuil et se demandaient amèrement pourquoi c'était l'enfant orphelin qui avait été sauvé, tandis que le père de famille, le fils, étaient encore dans la mine, misérables cadavres charriés, ballottés par les eaux.

Mais parmi ceux qui m'arrêtaient ainsi, il y en avait qui étaient tout à fait gênants, ils m'invitaient à dîner ou bien à entrer au café.

—Tu nous raconteras ce que tu as éprouvé, disaient-ils.

Et je remerciais sans accepter, car il ne me convenait point d'aller ainsi raconter mon histoire à des indifférents, qui croyaient me payer avec un dîner ou un verre de bière.

D'ailleurs, j'aimais mieux écouter que raconter, et j'écoutais Alexis, j'écoutais Mattia, qui me disaient ce qui s'était passé sur terre pendant que nous étions sous terre.

—Quand je pensais que c'était pour moi que tu étais mort, disait Alexis, ça me cassait bras et jambes, car je te croyais bien mort.

—Moi, je n'ai jamais cru que tu étais mort, disait Mattia, je ne savais pas si tu sortirais vivant de la mine et si l'on arriverait à temps pour te sauver, mais je croyais que tu ne t'étais pas laissé noyer, de sorte que si les travaux de sauvetage marchaient assez vite, on te trouverait quelque part. Alors, tandis qu'Alexis se désolait et te pleurait, moi je me donnais la fièvre en me disant: "Il n'est pas mort, mais il va peut-être mourir." Et j'interrogeais tout le monde: "Combien peut-on vivre de temps sans manger? Quand aura-t-on épuisé l'eau? Quand la galerie sera-t-elle percée?" Mais personne ne me répondait comme je voulais. Quand on vous a demandé vos noms et que l'ingénieur, après Carrory, a crié Remi, je me suis laissé aller sur la terre en pleurant, et alors on m'a un peu marché sur le corps, mais je ne l'ai pas senti, tant j'étais heureux.

Je fus très fier de voir que Mattia avait une telle confiance en moi qu'il ne voulait pas croire que je pouvais mourir.

VII

UNE LEÇON DE MUSIQUE

Je m'étais fait des amis dans la mine: de pareilles angoisses supportées en commun unissent les coeurs; on souffre, on espère ensemble, on ne fait qu'un.

L'oncle Gaspard, ainsi que le magister particulièrement, m'avaient pris en grande affection; et bien que l'ingénieur n'eût point partagé notre emprisonnement, il s'était attaché à moi comme à un enfant qu'on a arraché à la mort; il m'avait invité chez lui et, pour sa fille, j'avais dû faire le récit de tout ce qui nous était arrivé pendant notre long ensevelissement dans la remontée.

Tout le monde voulait me garder à Varses.

—Je te trouverai un piqueur, me disait l'oncle Gaspard, et nous ne nous quitterons plus.

—Si tu veux un emploi dans les bureaux, me disait l'ingénieur, je t'en donnerai un.

L'oncle Gaspard trouvait tout naturel que je retournasse dans la mine, où il allait bientôt redescendre lui-même, avec l'insouciance de ceux qui sont habitués à braver chaque jour le danger, mais moi, qui n'avais pas son insouciance ou son courage, je n'étais nullement disposé à reprendre le métier de rouleur. C'était très beau, une mine, très curieux, j'étais heureux d'en avoir vu une, mais je l'avais assez vue, et je ne me sentais pas la moindre envie de retourner dans la remontée.

A cette pensée seule, j'étouffais. Je n'étais décidément pas fait pour le travail sous terre; la vie en plein air, avec le ciel sur la tête, même un ciel noir, me convenait mieux. Ce fut ce que j'expliquai à l'oncle Gaspard et au magister, qui furent, celui-ci surpris, celui-là peiné de mes mauvaises dispositions à l'égard du travail des mines: Carrory, que je rencontraï, me dit que j'étais un capon.

Avec l'ingénieur, je ne pouvais pas répondre que je ne voulais plus travailler sous terre, puisqu'il m'offrait de m'employer dans ses bureaux et de m'instruire, si je voulais être attentif à ses leçons; j'aimai mieux lui raconter la vérité entière, ce que je fis.